

Chronique d'une bataille oubliée

MÉMOIRE. Le 16 août 1855, des Savoyards se couvraient de gloire en Crimée

Sergent ! L'empereur de Russie sait-il que les cravates rouges arrivent ?

- Oui, bétian (nigaud), on le lui a appris.

- Qu'est-ce qu'il a répondu ?

- Il a dit : No sins f... et il est tombé mort. »

Ce court dialogue est rapporté dans l'ouvrage du baron du Bourget : *La Brigade de Savoie (1660-1860)*. Il est probable que le brave soldat de chez nous savait à peine où se trouvait la Russie et, encore moins, la Crimée, l'antique Tauride connue des seuls érudits.

Et cependant, combien de Savoyards allaient y combattre et y mourir dans les mois suivants. Car, de fait, le tsar Nicolas I était mort le 2 mars 1855 alors que le roi Victor-Emmanuel II avait fait notifier officiellement, le 26 janvier précédent, l'adhésion du Piémont-Sardaigne à la coalition anglo-franco-ottomane. Il avait dé-

cidé, peu après, d'envoyer en Crimée un corps expéditionnaire auprès des alliés engagés depuis près d'un an dans le siège de Sébastopol et, de plus, décimés par une grave épidémie de choléra.

Dès leur arrivée, à partir du 8 mai, les contingents sardes sont engagés dans les différentes actions qui se succèdent jusqu'au 16 août. C'est ce jour-là que s'engage vraiment le sort de la guerre. En effet, une armée russe de secours rassemblée en Ukraine, débouchait du nord pour prendre à revers le dispositif allié qui s'efforçait d'encercler le grand port militaire de la mer Noire. C'est à l'ensemble du corps sarde, renforcé sur son aile gauche par quatre divisions françaises qu'allait être confiée la mission essentielle d'arrêter l'avance des Russes en s'opposant au franchissement du seul obstacle naturel : la rivière Tchernaiâ qui donnera son nom à la bataille.

Retranchées dans les escarpements qui bordaient la rive sud de la rivière dont le point culminant fut baptisé par la suite "le rocher des Piémontais", tant leur résistance fut tenace, les troupes sardes obligèrent le général russe, le prince Gortchakov, à ordonner la retraite vers midi, alors que l'attaque avait débuté à l'aube.

Une telle bravoure suscita l'admiration des alliés envers ceux qu'ils appelaient globalement "les Piémontais", mais parmi lesquels se trouvaient de nombreux Savoyards, soit au sein d'éléments formés par la brigade de Savoie, les "cravates rouges", soit disséminés dans d'autres formations de l'armée

sarde, le plus souvent, comme officiers ou techniciens. Bien qu'éprouvées, ces troupes soutinrent encore les dernières actions du siège, en

C'est à l'ensemble du corps sarde, renforcé par quatre divisions françaises, qu'allait être confiée la mission essentielle d'arrêter l'avance des Russes

particulier la prise de la tour de Malakoff, le 8 septembre, par la division du général de Mac Mahon (futur président de la République française). Le nouveau tsar, Alexandre II ne

tarda pas à demander la paix qui fut conclue à Paris, le 30 mars 1856.

L'armée sarde, humiliée par ses échecs de 1849 face à l'Autriche, avait retrouvé sa fierté. De nom-

breuses communes du Piémont édifièrent des monuments dont Turin où une avenue porte le nom de Cernaia (selon l'orthographe italienne). En Savoie, quelques familles ont conservé le souvenir d'un glorieux ancêtre ayant combattu sur cette terre lointaine ; certains y furent inhumés, soit à Kamara en Crimée où un ossuaire a été édifié, soit à Constantinople où les blessés étaient évacués.

La fraternité d'armes s'était comme naturellement renforcée entre ces Savoyards qui appartenaient à l'armée sarde et ces Français qui parlaient la même langue et qui avaient admiré l'héroïsme de ces proches voisins, bientôt compatriotes, même si personne ne l'imaginait encore.

Certes, les dispositions du traité de Turin, cinq ans plus tard, ne permirent pas que la brigade de Savoie fût transférée en corps constitué au sein de l'armée impériale française, mais les Savoyards avaient confirmé en Crimée comme leurs propres ancêtres l'avaient fait avant eux sur bien des champs de bataille, leurs qualités de courage et d'endurance ainsi que leur discipline et leur fidélité. Certains d'entre eux décidèrent, en 1860, de demeurer au service de leur souverain. Les autres, les plus nombreux, mirent ces mêmes qualités en œuvre au sein de cette patrie commune qu'était devenue pour eux la France.

Jean-Pierre GOMANE

Membre de l'Académie de Savoie ■

Les troupes engagées dans la bataille

Pourquoi cette guerre d'Orient ?

Plus connue sous l'appellation de "Guerre de Crimée", du nom du théâtre d'opération principal choisi par les alliés pour neutraliser le grand port de Sébastopol, cette guerre se déroula aux bouches du Danube, en Baltique et en Extrême-Orient. Elle oppose la Russie à une coalition franco-anglaise venue au secours de l'empire ottoman alors tombé dans la décadence et menacé par son grand voisin du Nord. La France ne voulait pas abandonner la protection des lieux saints à l'Église orthodoxe et l'Angleterre ne voulait pas voir la flotte russe pénétrer librement en Méditerranée. Enga-

gées dès la fin de 1853, les hostilités se déroulèrent jusqu'au début de 1856, Le Piémont-Sardaigne ayant rejoint la coalition en mars 1855 et l'Autriche en janvier 1856 peu avant l'armistice du 26 février. La conférence de Paris réunit les grandes puissances européennes et se termina par le traité du 30 mars. Les principaux affrontements militaires de cette guerre furent :

- 30 novembre 1854 : bataille de l'Alma.
- 20 septembre 1854 : bataille de Balaklava.
- 5 novembre 1854 : bataille d'Inker-

- 16 août 1855 : bataille de Tchernaiâ.

- 8 septembre 1855 : prise du bastion de Malakoff.

- 13 octobre 1855 : occupation du plateau de Sciubiu par l'armée sarde.

Les deux premiers commandants en chef, français, le maréchal de Saint Arnaud, et anglais, Lord Raglan moururent du choléra, le premier le 29 septembre 1854, le second le 28 juin 1855, ainsi que le 9 du même mois, le général Alexandre della Marmora frère du commandant en chef sarde Alfonse della Marmora.

Pour le seul théâtre principal d'opérations, celui de Crimée, il est difficile de préciser les effectifs disponibles tant l'épidémie de choléra mit hors combat de nombreux combattants de tous grades et dans les deux camps. La Russie pouvaient mobiliser les troupes les plus nombreuses mais lentes à rassembler à travers l'immense empire.

L'armée turque, de son côté était de valeur inégale selon les formations. Les Franco-Anglais, pour leur part, transportèrent plus de deux cent mille hommes, à près de trois mille kilomètres de leurs bases. Ce fut une gigantesque opération combinée où l'on voit se confirmer la supériorité opérationnelle des navires à vapeur.

S'agissant du corps expéditionnaire sarde, l'ouvrage "La brigade de Savoie" avance le nombre très précis de 18 058 pour les troupes embarquées ; il ne compte donc pas dans ce total les équipages de la marine sarde qui participa à cette opération dans sa quasi-totalité. Hormis les deux bataillons constitués à partir de la brigade de Savoie et dont l'effectif total avoisine le millier, il est impossible de dénombrer exactement les Savoyards engagés dans cette guerre. Au moins peut-on fournir quelques noms, en particulier parmi les officiers :

- Le colonel Philibert Mollard, né à Albens, commandant la 5^e brigade, brigade appartenant à la deuxième division.

Ayant opté pour la France en 1860, il fut nommé aide de camp de l'Empereur.

- Le colonel de Savoiron, commandant le corps de cavalerie rattaché au commandant en chef, le général Alfonse della Marmora,

- Le capitaine Joseph de Sonmaz, chef d'état major de la brigade de réserve, plus tard général de l'armée italienne.

- Les deux lieutenants de vaisseau, chambériens d'origine, embarqués, Simon de Saint-Bon, sur la frégate "Costituzione", Victor Arminjon, sur la frégate "Carlo-Alberto". Le premier devait être, plus tard, ministre de la marine d'Italie, le second ministre plénipotentiaire d'Italie au Japon et en Chine.